

ECOLE D'ART D'UCCLE

2, rue Rouge - 1180 Uccle • www.ecoleartuccl.be

T : 02/ 375 66 46 • e-mail : info@ecoleartuccl.be

HISTOIRE DE L'ART ET ANALYSE ESTHÉTIQUE

CONFÉRENCE DE ANNE DELIEGE

LUNDI 18 MARS 2019 • 18H30

LIVRET DE LA CONFÉRENCE

STEPHANE MANDELBAUM

OEUVRE GRAPHIQUE

« STEPHANE MANDELBAUM ŒUVRE GRAPHIQUE »

Anne Delière,
Lundi 18 mars 2019



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), Francis Bacon,
stylo à bille sur papier, 50 x 65 cm, 1980.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), Francis Bacon, stylo à bille sur papier, 50 x 65 cm, 1980. Cette image que nous considérons en ce début d'exposé est un portrait dessiné au bic de l'artiste irlandais Francis Bacon. Il présente diverses particularités du travail graphique de l'artiste belge Stéphane Mandelbaum que nous allons progressivement approcher. Combien de Pasolini, de Bacon, d'illustres modèles présents en son travail graphique ?

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), Georges Dyer, bic sur papier, 50 x 70 cm, Courtesy, galerie Tristan. / Francis Bacon, En mémoire de George Dyer, huile sur toile, triptyque (panneau droit), 198 x 147,5 cm, 1971, Bâle, Fondation Beyeler.

Bien connu parmi les figurations baconiennes, Georges Dyer, son amant, un de ses principaux modèles. La ressemblance s'impose. Ma mémoire a conservée l'image de Georges Dyer, et m'invite à regarder à nouveau le triptyque peint par Bacon En mémoire de Georges Dyer, en 1971 (année de son décès). Surtout le panneau de droite. Nous y sommes : le lien s'affiche d'évidence.

Francis Bacon, *En mémoire de George Dyer*,
huile sur toile, triptyque (panneau droit),
198 x 147,5 cm, 1971, Bâle, Fondation Beyeler.



Détail du panneau de droite et profil découpé trouvé dans l'atelier de Bacon. Le profil de George Dyer découpé dans une photo prise par John Deakin, se combinant ou se « greffant » (c'est le mot de Bacon) l'une sur l'autre, évoluant de façon imprévisible.

Malgré une référence importante à la photographie chez Bacon, à l'expérience intense des rencontres humaines libres, l'écart s'impose avec sa traduction picturale, avec sa mise en espace. L'image peinte n'est pas copie du modèle dont elle s'est inspirée, elle n'est pas imitative, ni illustrative, ni narrative. Elle livre des forces invisibles par l'instinctif qui travaille avec le nombre important d'images référencées engrangées dans la mémoire humaine. « Je tente de recréer l'image de la réalité qui est dans mon esprit », disait Bacon, en 1971, lors de la Rétrospective au Grand-Palais à Paris. Stéphane Mandelbaum s'appuiera également sur des documents photographiques pour la conception de ses portraits.



Détail du panneau de droite et profil découpé trouvé dans l'atelier de Bacon.

Il est important d'apprendre à disposer la figure dans l'espace de la feuille. Stéphane Mandelbaum a-t-il pu trouver chez Bacon comment traiter la figure pour qu'elle devienne image. Il est vrai que Bacon a réussi à élaborer un

système formel qui commence par définir un lieu pour isoler la figure, c'est-à-dire libérer la figure de la représentation.

*Ta solitude est immense ...
Une sorte d'incommunicable folie,
Fertile mais menaçante, s'est substituée en toi
Aux exténagements pour être compris ...
Les dieux et les hommes ont renoncé
A te réunir à leur parole, à leurs décrets ...
Tu vas, tu viens, tu cours, éperdu, enragé,
Vers un visage de fraternité qui n'a plus cours
Que dans les énergies traquées :
Toi, donnant la main à ton double,
Couple par le sang et l'organisme lié, solidaire ...*

Marcel Moreau, Stéphane Mandelbaum, *l'œuvre gravée*,
Didier Devillez Editeur, Bruxelles, 1992, p.13.

Extrait de ce livre - écrit par l'écrivain belge Marcel Moreau - que m'a intentionnellement préparé Arié Mandelbaum, peintre de confession juive et père de Stéphane, à côté d'autres textes prêtés, détaillés. Ainsi lentement par croisements apprivoiser l'artiste que je ne rencontrerai jamais physiquement. Peut-être saisir un peu de son univers entre signes et sens, lieux fréquentés ou de passage vers une langue toute intérieure.



« *L'Épopée* »,
de Stéphane
Mandelbaum

Anne Delière,
lundi 18 mars 2019.

Autoportrait III, pointe sèche
sur zinc, 29,3 x 17,7 cm, 1980.

Texte :

J'ai choisi d'intituler cette présentation, cet exposé :

« *L'épopée* », de Stéphane Mandelbaum

lundi 18 mars 2019

Autoportrait III, pointe sèche sur zinc, 29,3 x 17,7 cm, 1980.

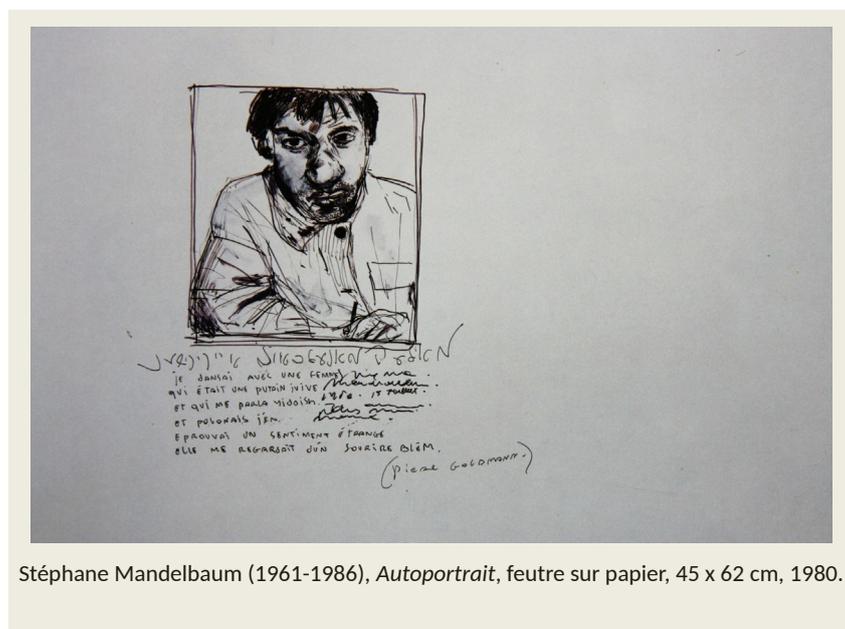
Colorant d'orangé la virgule, précisant ainsi par le visuel, se racontera ici l'épopée de Stéphane Mandelbaum et l'épopée vue, imaginée par Stéphane Mandelbaum.

° Un grand récit de vie couché sur papier à travers une multitude de signes graphiques relevant du dessin au sens large du terme, de l'écriture portée par un sens à élucider sur fond de complexité de l'histoire humaine. Avec une particularité ici, qu'est la présence du « je », l'expression des émotions de l'auteur dominant en sa création, au contraire de l'effacement requis dans le récit qu'est l'épopée pour une mise en scène des personnages relatés.

° Un écart donc qui s'énonce déjà et ne va que s'amplifier au fil des phases entre mythe, légende et réalité historique, un écart qui peut orienter jusqu'à l'anéantissement l'existence d'un homme jeune dans les dédales de l'espace urbain.

Face contre monde, à toucher l'ordre des choses

De l'œuvre fait pour lui-même (nécessité), cette part dite intime, à côté d'une œuvre à exposer, il proposait l'égalité du rêve et du réel. Il se projetait jusqu'au Guggenheim, ou dans une rétrospective au Petit Palais à Paris, vivait un séjour en prison et s'évadant de la prison de Johannesburg. Et dès 1982 rédigea les faire-part de son décès, relate le peintre et ami Georges Meurant.



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Autoportrait*, feutre sur papier, 45 x 62 cm, 1980.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Autoportrait (détail)*, feutre sur papier, 45 x 62 cm, 1980.

Autoportraits et portraits pour dire essentiellement l'humain ou un essentiel de l'être humain, au cours d'un travail mené pendant 10 ans. En effet, la vie de Stéphane est intense et brève. Il décède à l'âge de 25 ans.

Le texte écrit : je dansai avec une femme
qui était une putain juive
et qui me parla yiddish.
et polonais j'en
éprouvai un sentiment étrange
elle me regardait d'un sourire blém.
Stéphane Mandelbaum, 15 juillet 1980

(Pierre Goldman)

Autoportrait associé à ce texte relaté par Stéphane d'une rencontre mêlant la femme – une putain juive, à l'usage de deux langues, le yiddish et le polonais. Qui n'est autre que son origine juive polonaise par ses ancêtres (père, grand-père) paternels.

Auquel Stéphane ajoute entre parenthèse les prénom et nom de Pierre Goldman, auteur de *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France*, publié en 1975, qui a fortement marqué l'artiste.

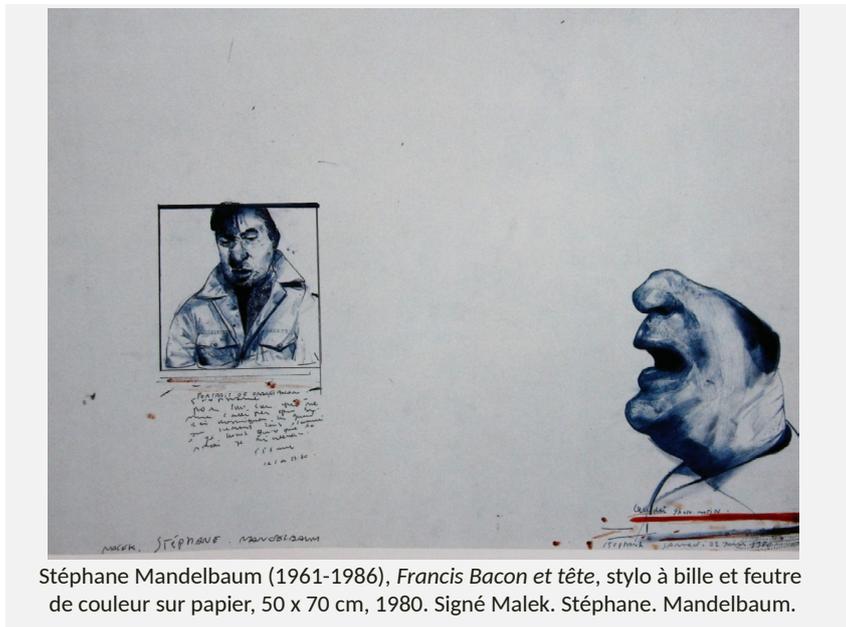
Qui est Pierre Goldman ?

Un intellectuel juif engagé d'extrême gauche ayant glissé dans le banditisme qui meurt assassiné sortant de chez lui en 1979 dans le 13^e arrondissement de Paris, par une organisation extrême-droite. (Sa vie est faite d'échappées à travers les continents, le travail. Plusieurs fois jugé pour des faits de banditisme, il sera condamné à la réclusion criminelle à perpétuité.)

Né donc dans une famille juive polonaise, Stéphane est aussi impressionné par le film *La Shoah*

du réalisateur Claude Lanzmann (1985). Film construit uniquement à partir de témoignages, excluant pratiquement tout recours à la fiction, aux reconstructions ou encore à l'utilisation d'images d'archives.

Il a été nourri de références littéraires et cinématographiques surtout, moins de références picturales ou dessinées.



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), Francis Bacon et tête, stylo à bille et feutre de couleur sur papier, 50 x 70 cm, 1980. Signé Malek. Stéphane. Mandelbaum.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), Francis Bacon et tête, stylo à bille et feutre de couleur sur papier, 50 x 70 cm, 1980. Signé Malek. Stéphane. Mandelbaum.

Disposition spatiale identique de l'image frontale de Francis Bacon, avec calé en bas dans l'angle droit de la feuille une tête partielle et de profil, la bouche ouverte – type de représentation qui peut aussi appartenir à la figuration de Bacon. Une image dans l'image, comme la petite photo d'identité par photomaton, une variation d'échelle dans le traitement des deux têtes relayées par du texte transcrit du lisible au dessin au sens large du terme, c'est-à-dire de ce qui est tracé, de signes

graphiques mis en espace, rythmant par les horizontales formées de ces signes, une transposition débordante, continuante de l'expression portée au portrait de Bacon / à la brièveté et précision temporelle des mots sous le profil, plus incisif par la large béance de la bouche, avec la privation des yeux, du sens de la vue et de l'ouïe. Pour un cri, ou une incapacité à dire et à entendre ...

Toutes les deux accompagnées à leur base de textes :

° « Portrait de Francis Bacon

Par lui bien qui ne » (je ne peux déchiffrer la suite d'un texte devenu illisible).

° « Lundi 9h030 matin. Stéphane samedi 21 juin 1980 »

Une mise en relation décalée pour un isolement.

A gauche : Malek. Stéphane. Mandelbaum. A droite : Stéphane samedi 21 juin 1980.

La même personne ou pas que Malek. Stéphane. Mandelbaum et Stéphane ?

Cette écriture de l'intime avec des personnages connus et/ou amis, livre-t-elle des moments, des séquences de vie ?



Des dessins à côté de gravures, de peintures. Dès l'âge de 16 ans, il peignait l'humain, précise Arié.

Il se confronta à la nature morte, au nu dans l'atelier de Lucien Braet à l'Académie de Boitsfort. Puis fréquenta l'atelier de gravure de l'Ecole d'Art d'Uccle ayant comme professeurs Anne Wolfers et Boris Pasternak.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), Nu II, pointe sèche sur zinc, 24,7 x 29,7 cm, 1981.

L'œuvre gravée, essentiellement à la

pointe-sèche, suffirait à montrer la maîtrise du dessinateur. Tout est décisif, l'incision est exacte.

L'exposition qui lui est consacrée au Centre Pompidou à Paris est centrée sur les dessins, offrant peu même pas du tout de la part érotique, pornographique que Stéphane figura pourtant abondamment. C'est un choix de leur part, l'exposition n'ayant pas posé de limite d'âge pour les visiteurs.

L'éthique l'impose-t-elle ? Ou l'exploration graphique que crée Stéphane ose-t-elle aussi ce qui est plus « cru » où le sexe est montré de manière explicite, en constituant le sujet principal ? Livre-t-elle une forme de l'intime dans l'expression des corps ?

Stéphane vit de nombreuses aventures sensuelles. Il vole, en armes. Il n'obéit qu'à sa poussée. Vivre fort ! Ainsi cela se traduit-il pour lui, là où d'autres prendraient une voie d'invention de sa vie sous une dimension non moins intense, mais d'une nécessité moins violente. Nous y reviendrons.



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Nu III*, pointe sèche sur zinc, 24,7 x 39,5 cm, 1981.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Nu III*, pointe sèche sur zinc, 24,7 x 39,5 cm, 1981.

Probablement y perçoit-on en ces nus la trace d'un regard posé sur l'art japonais, les estampes en particulier.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *L'Empire des Sens*, mine de plomb sur papier, 138 x 115 cm, 1983.

Le titre de ce dessin est aussi celui du

film inspirateur de l'auteur japonais Nagisa Oshima. Et l'univers des films vus par Stéphane se reflète dans les travaux graphiques. L'artiste avait l'habitude de reproduire des images trouvées dans des magazines ou vues au cinéma. Il puisait ses sujets de ce qu'il voyait. Mais ses « reproductions » ne sont pas de simples imitations. Le trait de crayon, ou de stylo – toujours hâtif, pressé par endroits.



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *L'Empire des Sens*, mine de plomb sur papier, 138 x 115 cm, 1983.

Nagisa Oshima (1932-2013, Ja), *L'Empire des Sens*, film de 1976. Oshima, l'un des réalisateurs les plus politiques et les plus provocateurs des années 60, est déçu par l'action des mouvements d'extrême gauche, mais n'a pas renoncé à secouer la société nippone. Il propose donc à son mécène français un long métrage... pornographique. Le cinéaste va s'appuyer sur l'un des faits divers les plus célèbres de l'avant-guerre. En 1936, une servante, Abe Sada, a étranglé son amant pendant l'orgasme



Nagisa Oshima (1932-2013, Ja), *L'Empire des sens*, film de 1976.

avant de l'émasculer et de se promener pendant deux semaines dans la rue avec le pénis en main, rayonnant de joie selon les témoins.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *L'Empire des Sens*, mine de plomb sur papier, 138 x 115 cm, 1983.

Le grand dessin *L'Empire de Sens* est probablement un portrait de Sada, protagoniste du film. On ne voit bien que la tête déformée par le plaisir ou par la douleur, le reste du corps est presque transparent, pur, un sein à peine visible se fond dans la blancheur de la page. Toute l'intensité de l'image est concentrée sur le visage, plus précisément à l'endroit où la tête s'écrase sur l'oreiller, dans les narines

qui respirent lourdement et dans l'ouverture de la bouche qui fait apparaître sa profondeur noire.

Il est fréquent de retrouver sur les dessins de Stéphane Mandelbaum différentes inscriptions, écrites à la hâte, parfois illisibles. Sur le portrait de Sada, on retrouve : « Oshima NAGISA », « L'empire des Sens » en français et en allemand : « Das Reich der Sinne » ainsi que deux signatures : « Stéphane Malek Mandelbaum, 1983 » et peut-être une autre en allemand « Stephen », puis le texte devient illisible. Les inscriptions sont comme des commentaires ou des explicitations qui tranchent sur le sens et excluent la variété d'interprétations possibles. Le texte aiguise le sens, lui donne une direction dont il est impossible de dévier.

Les inscriptions de Stéphane Mandelbaum ne semblent pas détachées des dessins, au contraire elles les rendent plus concrets, plus matériels, plus tangibles que s'ils n'en étaient pas accompagnés. Peut-être peut-on remarquer une faiblesse du langage par rapport à l'image, les signes lus par rapport aux figures vues, du sens à la sensation.

« Das Reich der Sinne » ou *L'empire de sens*, en allemand, évoque de manière manifeste le Troisième Reich Hitlérien. *L'empire des sens* c'est l'Allemagne nazie, ce sont les camps de concentration. A d'autres reprises, Stéphane figure la croix gammée, l'allemand en uniforme, ... Sans inscriptions, toutes les interprétations seraient possibles. Avec les inscriptions, il n'y en a qu'une.

La signature de l'artiste : « Stéphane Malek Mandelbaum », que comprendre dans ce mot Malek ? Un surnom que Stéphane utilisait dans la vie de tous les jours. Dans son livre, Gilles Sebhan se penche sur la signification et la genèse de ce prénom d'origine arabe signifiant « roi ». Il évoque la passion de l'artiste pour les pays de l'Orient, la présence des figures d'arabes sur ses dessins d'enfance, son identification avec eux dans ses reconstitutions des croisades. Cependant, on ne peut exclure la possibilité que « Malek » soit simplement un diminutif ou une sorte de contraction de son nom de famille « Mandelbaum ». (Ai-je lu dans un article de la critique d'art Monika Marczuk.)



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Goebbels*, stylo à bille sur papier double face, 50 x 70 cm, vers 1980.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Goebbels*, stylo à bille sur papier double face, 50 x 70 cm, vers 1980.
 Un autre portrait, celui de Joseph Goebbels, ministre de l'éducation et de la propagande dans le gouvernement nazi porté au pouvoir en 1933.
 Sur ce dessin, qui y a-t-il ?
 La tête posée droite de Goebbels, bouche ouverte, sans dents, dont sort un cri étouffé, inspire la terreur ; les yeux fermés donnent au personnage l'aspect d'un mort ou d'un mort-vivant et le tronc placé en oblique, réduit à quelques grands traits, évasés et volatiles, qui font apparaître son manteau.

Le menton et la gorge accentués par l'encre noire constituent la zone la plus intense du dessin. C'est cette zone, d'un noir profond, presque douloureux, qui rend le dessin glaçant, effrayant, sans texte.

Les têtes dessinées par Mandelbaum sont marquantes, bouleversantes et peuvent heurter la sensibilité.



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Goebbels*, fusain sur papier, 73 x 55 cm, 1980.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Goebbels*, fusain sur papier, 73 x 55 cm, 1980.
 Ce traitement au fusain correspond à une première phase du travail de Stéphane.
 Il devint aussi habile à dessiner en grand qu'en petit. Du fusain aux crayons et mine de plomb. Et se centra sur les études par le portrait d'après des documents photographiques.



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Rimbaud*, bic sur papier, 34 x 25 cm, 1976.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Rimbaud*, bic sur papier, 34 x 25 cm, 1976.
 Un dessin d'Arthur Rimbaud de la main d'un jeune Stéphane Mandelbaum âgé 15 ans !
 Les rapports entre le « peintre » et son modèle sont étroits : fasciné par les personnages qu'il représentait (Pasolini, Bacon, Rimbaud...), « happé par des légendes ».
 Un choix significatif en cette citation littéraire mais peut-être davantage

dans l'évocation de la vie, de l'errance libre de cette homme de lettres français apprenant plusieurs langues (allemand, italien, russe, arabe).

Il représente Rimbaud (1854-1891), qui est aussi marchand d'armes et vivant les dernières années de sa vie à Harar dans l'Est de l'Ethiopie musulmane arrivé là dès 1880 à l'âge de 26 ans. Il avait abandonné la poésie pour se consacrer aux voyages en Europe, et au négoce au Moyen-Orient et en Afrique.



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Zsulim et autoportrait*, technique mixte sur papier, 54 x 64,5 cm, vers 1981.

Les Hararis d'aujourd'hui se souviennent surtout du Rimbaud contrebandier qui a vendu des armes au roi du Choa Ménélik, futur empereur d'Ethiopie, qui a pris la ville de Harar en janvier 1887.

« Les seuls Hararis qui savent de qui on parle n'en ont pas une très bonne image. Ils ne gardent en mémoire que la légende noire : le trafic d'armes, les rumeurs sur ses mœurs légères et les accusations d'espionnage. »

Curieusement, la direction que prendra quelques années plus tard la vie de Stéphane Mandelbaum.

Texte :

Je ne peux m'empêcher de citer un extrait du livre *Notre besoin de Rimbaud*, Yves Bonnefoy (2009) : Ce que je crois qu'en tout cas je puis dire de vrai, à propos de Rimbaud, c'est qu'aucun autre que lui ne m'aura requis en poésie par autant d'intensité, d'immédiateté, de proximité dans sa voix. Voix qui elle-même demande, voix qui affirme et bien sûr se trompe, mais se reprend, vit de se reprendre, portée, secouée par les deux grandes forces qui font que l'on est au monde [...] : d'une part l'espérance, qui veut croire possible que l'existence soit un partage et donc que la vie ait un sens, d'autre part la lucidité qui déconstruit les illusions successives en quoi l'espérance s'enlise [...]. Lire un grand poète, ce n'est pas avoir à décider qu'il est grand [...], c'est lui demander de nous aider. C'est attendre de sa radicalité qu'elle nous guide, tant soit peu, vers le sérieux dont on est peut-être capable. Yves Bonnefoy, *Notre besoin de Rimbaud*, 2009.

Par-dessus tout, Rimbaud (jeune poète ardennais) est occupé par la question de l'écriture ; ce qu'il écrit dans sa lettre au poète français Paul Demeny du 15 mai 1871 (dite « lettre du voyant »), c'est ce que représente à ses yeux la poésie. Elle est, comme le résume Yves Bonnefoy, « accès à nos vrais besoins, lesquels sont d'assumer notre finitude, d'en reconnaître l'infini intérieur, ramassé sur soi, de nous ouvrir de ce fait à des rapports de plus d'immédiateté avec nos proches dans une société qui pourrait en être transfigurée ».

Rimbaud, poète. La poésie pour Stéphane n'a pas de limite : c'est la liberté (/ à la prose). Il était convaincu de son génie poétique. Le dessin fut son écriture littéraire et « imagique ». (G. Preszow)



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Kischmatoes* (Arié Mandelbaum), mine de plomb, crayon de couleur et collage sur papier, 150 x 118 cm, 1982.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Kischmatoes* (portrait d'Arié Mandelbaum), mine de plomb, crayon de couleur et collage sur papier, 150 x 118 cm, 1982.

Le portrait dessiné, grand format, de son père est bordé à gauche et en bas d'inscriptions phonétiques françaises et yiddish, auxquelles se mêle un collage. Un fait significatif, Stéphane Mandelbaum était dyslexique, il ne parlait pas les langues dont il recopiait des mots choisis mêlés à ses autres traits.

Le langage graphique s'impose-t-il à

quelqu'un avec sa force expressive dans cette voie de manifestation de qui on est ?

Arié me disait, on ne devait pas beaucoup se parler Stéphane et moi, on se comprenait.



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Zsulim et autoportrait*, technique mixte sur papier, 54 x 64,5 cm, vers 1981.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Zsulim et autoportrait*, technique mixte sur papier, 54 x 64,5 cm, vers 1981. Ou encore le portrait de son grand-père Szulim ou Salomon qui avait quittait la Pologne pour nos mines, et avec qui Stéphane avait noué relation.

Nous voilà face à 3 générations et dans ce lien d'appartenance ancestrale à la judaïté, qui sous-tend peut-être son rapport au monde.

(Je cite : « La conviction d'Anselm Kiefer que la pensée juive est au cœur de la mémoire allemande, et qu'il suffit de l'actualiser, fait écho à la pratique de Paul Celan consistant à réimplanter la source hébraïque au cœur de la langue et de la poésie allemandes. »)



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Shohet* (détail), bic sur papier, 36 x 55 cm.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Shohet* (détail), bic sur papier, 36 x 55 cm.

Le sujet du Shohet traité au bic et aussi par la gravure. Le Shohet accomplit le rituel d'abattage d'animaux selon la loi de la shehita. Stéphane le verra à l'abattoir juif de Bruxelles. Il coupe, au moyen d'un couteau particulier, la trachée, l'œsophage, les artères carotides et les veines jugulaires ; la

bête abattue est suspendue la tête en bas de façon à se vider de son sang.

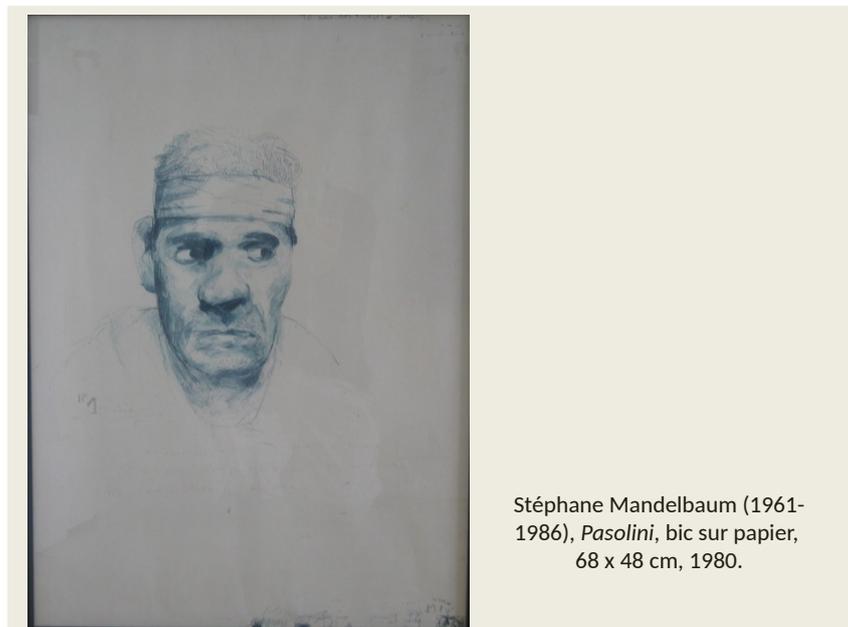
La shehita constitue l'un des piliers des sociétés juives traditionnelles, elle seule leur permettant de garantir la conformité des viandes rouges et blanches aux normes de la Loi juive.

Y a-t-il un ancien monde, un monde de l'origine à rejoindre, pour s'unifier ?

Qui est-il ? Qui sont-ils, le fils et le père, au-delà de s'appeler Mandelbaum ?

Et d'où viennent-ils ? Non de la ville de leur naissance Bruxelles, mais que portent-ils qui les forcent à cette expression d'intensité, pour quelle histoire ?

De quel dépôt sommes-nous fait ? Nous sommes le monde ou le monde se dépose en nous.



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Pasolini*, bic sur papier, 68 x 48 cm, 1980.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Pasolini*, bic sur papier, 68 x 48 cm, 1980.

Stéphane choisit également Pier Paolo Pasolini (1922-1975, It.), un être qui dérange, dénonçant les dérives fascisantes (anti-fasciste), l'appauvrissement culturel, la violence. Voyageant en Afrique, en Inde, ... dans des sociétés qui font écho à celle qu'il a pu observer dans les faubourgs des grandes cités industrielles italiennes. Journaliste, critique, auteur d'essais, de romans, de poésies, de films, qui continue d'interroger, voulant saisir l'essence, la beauté d'un monde ambigu

et en pleines mutations.

Pier Paolo qui déclarait, dès 1970 : « le monde ne veut plus de moi mais il ne le sait pas encore », est retrouvé mort sur une plage d'Ostie, le matin du 2 novembre 1975. Victime d'un crime politique ? On lui reprochait aussi son homosexualité.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), Pier Paolo Pasolini et composition, stylo à bille sur papier, 48 x 68 cm, 1980.

Dans l'assemblage, l'association, la juxtaposition des éléments graphiques, Stéphane ne provoque-t-il pas ? Disparité chaotique.

Il laisse croire en cette vérité qu'il trace, qu'il relate par laquelle il parvient à nous retenir (même si c'est peu probable). Et elle semble plus vraie que la réalité vécue. Est-ce là l'expression même de l'art, de faire art et non œuvre d'art ?

Comme le disait déjà le philosophe grec Aristote (IVe S. ANE), les images de la représentation en art sont plus exactes que celles qui nous parviennent de la réalité.

Parce qu'il y a l'écart entre le réel et la représentation, et non une restitution illusionniste, ressemblante. L'image est une représentation, c'est-à-dire une interprétation. Et plus l'écart est grand, plus la distance se perçoit, plus l'effet est saisissant. Et la contemplation d'une représentation sera toujours conscience de cette modification ; soit appréhender ce qui est montré au-dedans de l'image, en elle-même et non ailleurs qu'en elle

L'écart étant la base de tout travail créateur.

Stéphane s'inscrit pleinement dans cette authentique pratique artistique, et/ou l'écart correspond-il aussi à la réalité de sa vie et de ses projections « rêvées » ?

Il y a des choses dont nous n'aurions aucune représentation si l'art n'inventait des modes de

représentations adéquats. Voir le monde en artiste, c'est se donner une représentation de ce qui, sans l'art, serait irréprésentable.



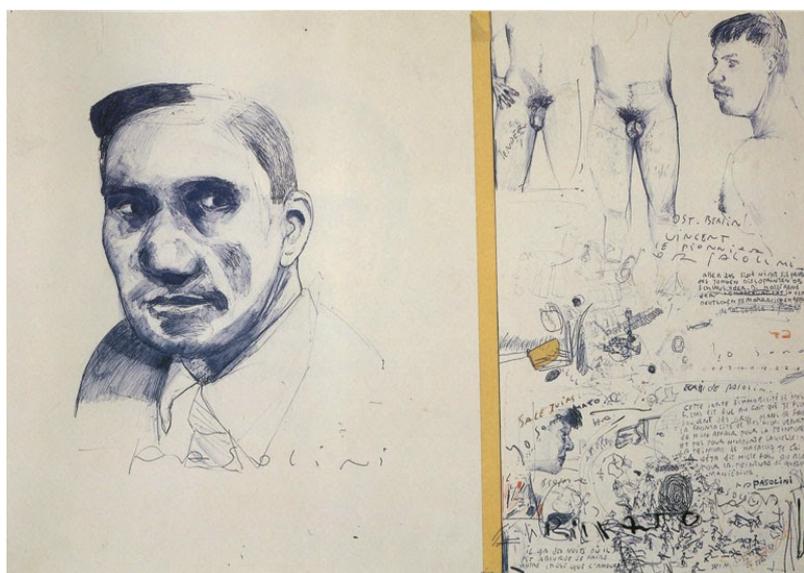
Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Pasolini (verso)*, bic sur papier, 50 x 70 cm, 1983, collection Robert Combas.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Pasolini (verso)*, bic sur papier, 50 x 70 cm, 1983, collection Robert Combas. Donc une chose essentielle face à son travail : regarder, et regarder encore. Prendre le temps de regarder, jusqu'aux infimes tracés déposés sur la feuille parfois de manière répétitive et obsessionnelle. Et le silence s'impose, et la force du fragmenté se densifie. L'appréciation devient souveraine, et interrogante. Même un début de fascination pour cette expression extrêmement personnelle, intime, à soi. A en devenir troublante, dans cette approche presque rencontre d'un être si singulier, joyeux et généreux confiait Arié, mais abrupte, pour un face-à-face bousculant, violent.

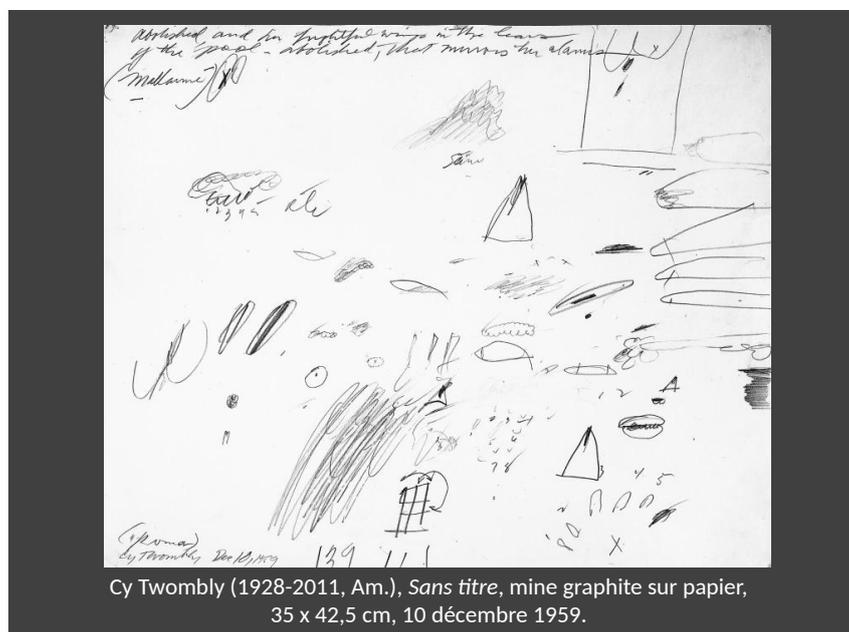
Que voit-on ?

Des regroupements de signes répétitifs (chiffres, lettres, sigles, objets), jusqu'à des listes de mots formant articulation de surfaces isolées ou qui s'interpénètrent suggérant des déplacements par l'horizontalité, l'obliquité, le haut/bas), des traits d'intensités différentes, soit un ensemble d'éléments informatifs.

Pour un autre regard et s'attarder sur ce contenu graphique, l'apprécier, une seule proposition de relation sera établie de ma part : la démarche graphique de Stéphane Mandelbaum et celle de Cy Twombly. La seule que je choisis, car il m'apparaît qu'une lecture attentionnée du travail lui-même de Stéphane se suffit sans avoir besoin de la nourrir, de recourir à une nécessaire mention de références possibles appartenant à l'histoire de l'art. Cela rejoint un questionnement et un constat quant aux écrits de critiques, de galeristes, ... qui pour valoriser l'œuvre la collent, la chargent de nombreuses évocations et comparaisons, à l'engloutir, la dérobant finalement à sa véritable exploration. Car comment dire ?



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Pier Paolo Pasolini et composition*, stylo à bille sur papier, 48 x 68 cm, 1980.



Cy Twombly (1928-2011, Am.), *Sans titre*, mine graphite sur papier, 35 x 42,5 cm, 10 décembre 1959.

Une œuvre relève d'une écriture, d'un geste qui la produit. Comment nommer ce que fait Stéphane Mandelbaum, ce qu'il laisse advenir sur le support ?

Quel sens donner à ces gestes impulsifs ? Qu'est-ce que devoir dire ?

L'acceptation d'un autre monde duquel percer la possible communication bien particulière.

Si certains le mettent en rapport avec Jean-Michel Basquiat, lui ne l'a pas connu, disait Arié !

Cy Twombly (1928-2011, Am.), Sans titre, mine graphite sur papier, 35 x 42,5 cm, 10 décembre 1959.

Cy Twombly peintre, dessinateur, sculpteur et photographe américain, dont l'œuvre avait fait l'objet d'une rétrospective en 2016 dans ce même Centre G. Pompidou à Paris. Il choisira de s'installer à Rome dès 1957, continuant au cours de sa vie à voyager, notamment en France, en Allemagne, en Suisse, en Égypte, au Yémen, en Inde, en Grèce.

Avec quels mots commencerait-on à parler de son travail ?

Dessin, graphisme, griffonnage, enfantin ...

Twombly fait voir les choses qu'il manipule : un peu de crayon sur du papier. S'ajoutent des mots, des noms tracés avec la maladresse de quelqu'un qui essaye d'écrire. (Selon Roland Barthes)

Inscriptions : signé et daté en bas à gauche : (Roma) / Cy Twombly Dec 10, 1959.

Inscription en haut : abolished, and her frightful wings in the leaves / of the pool - abolished, that mirrors her alarms / (Mallarmé)

Citation de Mallarmé extraite de « l'Ouverture ancienne d'Hérodiade, la Nourrice » : « Abolie, et son aile affreuse dans les larmes / Du bassin, aboli, qui mire les alarmes » (éd. La Pléiade, p. 41)

Bien que de petit format, il est remarquablement dense, complet et exemplaire de cette période particulièrement fertile de l'art de Twombly. D'une écriture à la fois nerveuse, ferme et brouillonne – certains éléments sont même raturés –, l'artiste disperse sur la feuille des formules ou des pictogrammes sexuels, des chiffres et des lettres : des germes d'écriture qui vont constituer ce vaste répertoire de signes, à la limite de l'indéchiffrable, présent dans de nombreux dessins et peintures.

Hérodiade (1864-67), poème de Stéphane Mallarmé.

Mallarmé se démarque des écrivains qui traitent le thème d'Hérodiade (princesse juive, petite-fille d'Hérode, ler S. ANE) en faisant de Jean-le-Baptiste la figure centrale d'une œuvre inachevée. La figure biblique de Jean-le-Baptiste, précurseur, prophète, « voix de celui qui crie dans le désert », a inspiré une multitude d'écrivains et de poètes, qui se sont toujours attachés au couple que le saint

forme avec Salomé, parfois appelée Hérodiade. (Salomé demandera la décapitation de Jean-le-Baptiste.) Les fragments d'Hérodiade, fruits d'une longue gestation, sont le théâtre où s'affrontent drame religieux et drame poétique dans une quête spirituelle qui voit triompher le génie poétique.

Des crayonnés ou lignes comme ceux que produisent les enfants, toutes les interventions d'écriture sur ses toiles et papier. Mais l'application n'est pas vraiment enfantine car l'enfant s'applique, appuie, arrondit ... il travaille dur pour rejoindre le code des adultes. Twombly s'en éloigne, il traîne, desserre. Cette maladresse de l'écriture (pendant



Stéphane Mandelbaum (1961-1986), *Paris, c'est Pigalle* (recto), bic et feutre sur papier, 46 x 61 cm.

inimitable : essayer de l'imiter) a une fonction plastique chez lui.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), Paris, c'est Pigalle (recto), bic et feutre sur papier, 46 x 61 cm, 1985.

Ecriture phonétique, qui est l'écriture même de Stéphane, tracée dans l'instant, la main passe du dessin à l'écriture sans vraiment quitter le dessin. Parmi ce fouillis de tracés, certains se regardent et se lisent en même temps.

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), dessin au bic.

« Je vois que ceci n'est pas cela, que ce n'est pas la même chose ; je le vois d'autant plus fort que le matériau est le même et que Stéphane en faisait autre chose. »

Gérard Preszow, Stéphane Mandelbaum – le grand écart, p.15.



De l'œuvre intime, il reste ce qu'il laissa à ses proches, quelques centaines de feuilles déposées pendant des mois. Accumulations de feuilles, paquets de papier, bic et lignes, le témoignage d'une activité qui prend une grande place dans la vie de leur auteur. Stéphane Mandelbaum (1961-1986), dessin au bic.

« A quoi est-on face ? Peu de liens, de jonction avec nos souvenirs, notre culture. Par quels mots s'exprimer, nommer ces ensembles de dessins, graffiti, journal – rien ne convient pour dire cet ensemble. Les dépôts peut-être ?

Une activité créatrice déposée, ses moments passés à dessiner quelque

chose né d'une main, surgie du même corps, que celui en face de la vie de Stéphane. L'impression de la naissance du dessin, tournant les pages, de l'ordre du besoin de se défaire de quelque chose, d'un trop-plein et en même temps de s'assurer d'une présence autre. Il s'inscrit dans une histoire de l'art et accomplit des sauts répétés sur le côté, à l'écart, loin de tous. » Gérard Preszow

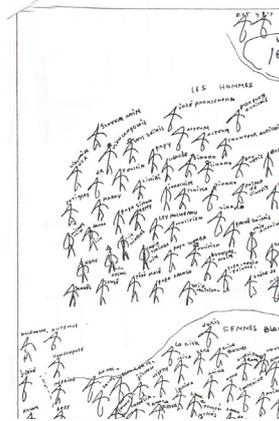
Il ne pensait pas faire œuvre en les accumulant. Ce sont les autres qui les ont conservés.

Le dépôt est aujourd'hui inclus à l'œuvre. Était-ce le souhait de Stéphane ?

Stéphane Mandelbaum (1961-1986), dessin au bic.

Deux procédés utilisés :

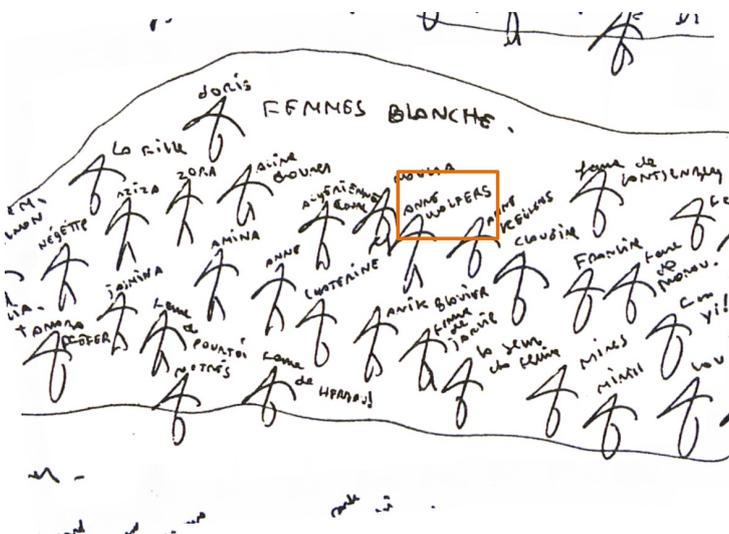
- L'espace vu d'en haut, est animé des mouvements des personnages minuscules, détaillés ou schématisés à l'extrême, de parcours erratiques en plans réaliste, comme celui des rues ou abstrait comme l'imbrication et la superposition d'ellipses (figurant des lieux). La carte en est l'expression topologique-onirique pure.



- L'inventaire.

Quelqu'un a fait quelque chose qui fait à présent récit pour nous.

« L'épopée », de Stéphane Mandelbaum –
ayant rejoint le Monde supérieur, ce royaume du rêve



De Bruxelles, convoquant différentes contrées visitées ou relevées, transcrites à même le papier. Quel était ce pays perçu, espéré, convoité ? Se nommant lui-même : Stéphane Malek Mandelbaum. Pour quelle appartenance ?

Non un peuple ou une colonie, encore serait-elle minuscule. Un seul individu en quête de sa singularité qui allait se préciser au cours d'un temps trop court pour s'identifier.

Reste l'empreinte de l'enfance – aux dires de ceux qui l'ont intimement fréquenté.



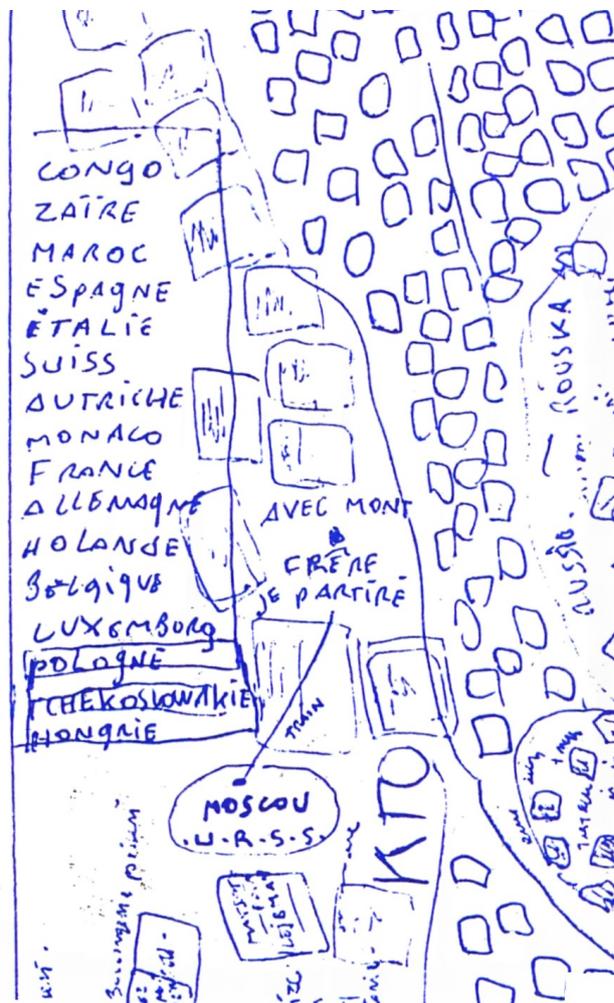
En qui croyait-il ?

Ses modèles, ses repères majoritairement littéraires, cinématographiques. Et l'élaboration de sa propre langue que les dessins préservent des secrets tenus. Là tout au bord, sans être dévoilés. Juste un début de reconstitution.

L'art lié à l'exercice du tracé quotidien. Pour quelle valeur attribuée ? Sorte de déclamation déposée, rythmée des jours matin et des nuits vives explorées par Stéphane.



KTO (du mot russe : qui) « Avec mont frêr je partiré Train Moscou U.R.S.S »
 « Armenian Armenie Russie Rouska »



- Congo
- Zaïre
- Maroc
- Espagne
- Italie
- Suiss
- Autriche
- Monaco
- France
- Allemagne
- Holande
- Belgique
- Luxemborg
- Pologne
- Tchekoslowakie
- Hongrie



4- épicerie trettour

Specialité
Creol
Zaïrois
Gabonais

7- Episerai-spécialité maison

Zaïrois Senegalais

8- Spécialité Guiyane Antilles

9- Guadeloupe - spécialité

Martinique Afro-cubain

17 Soleille d'Afrique

Fruité légumié spécialité

Les contes, les épopées l'intéressaient-il ?

Dans la distraction ou la nécessité ... pour aussi séduire la fille de ... (dont la famille s'était établie dans une lointaine contrée, l'Afrique) ; ainsi traditionnellement s'élabore le récit porté par une voix, une sonorité instrumentale et autour duquel tous se rassemble, l'avenir en dépend.

De quoi avait-il besoin que son quotidien ne lui apportait ? Quel sens cherchait-il donner à l'exister ? Jusqu'à s'essayer à rejoindre d'autres terres, avec d'autres règles que celles dictées par la loi, pour quel épanouissement ?

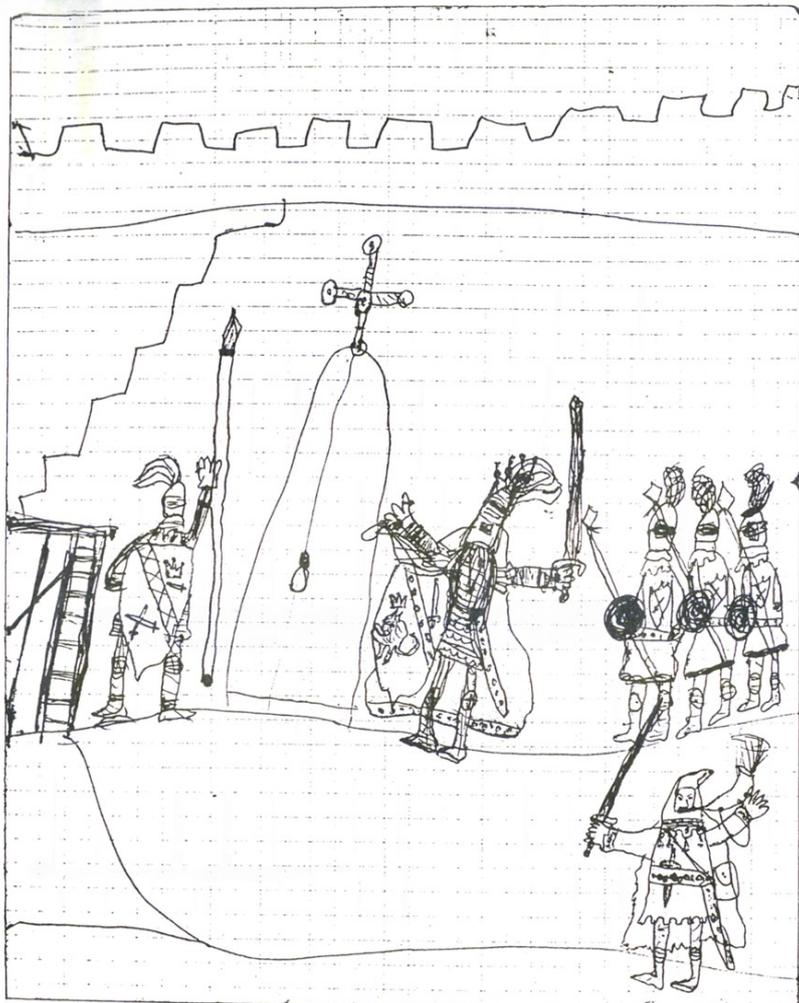
Le cours des choses, juste au bord du ravin, peut basculer méchamment : les balles dévieront de leur trajectoire. La mort s'impose.

Cela relève-t-il des exploits, que cette issue dramatique délivrant d'intenses combats pour revêtir combien d'apparences ? Toujours continuant à tracer sa ligne.

Mais le jour n'est plus. La nuit n'est plus. Il n'est pas revenu (à l'inverse de l'issue épique).

Aujourd'hui, ce langage est porté à la connaissance du public, bien au-delà du cercle des siens choisis par l'enfant-garçon qu'il était resté au plus profond de lui.

Ayant rejoint le Monde supérieur, ce royaume du rêve.



« L'Épopée »,
de Stéphane
Mandelbaum

ayant rejoint le
Monde supérieur,
ce royaume du rêve